

Ce Journal paraît Semi-Hebdomadairement, le MARDI et le VENDREDI.

# Mélanges Religieux,

Lettres, Avis, Correspondances, etc., à l'adresse du Directeur.

## POLITIQUES, COMMERCIAUX, LITTÉRAIRES ET DE NOUVELLES.

VOL. XV.

MONTREAL, MARDI 21 OCTOBRE 1851.

No. 7.

### M. Emile de Girardin.

Nous pensons que nos lecteurs ne liront pas sans quelque intérêt le jugement de M. Louis Veillot, journaliste de l'ordre, sur l'écrivain socialiste de Girardin, en ce moment l'un des champions les plus ardents du républicanisme rouge. C'est M. Veillot qui parle :

« La Presse (1) pratique du mieux qu'elle peut les maximes de la liberté illimitée, qui est la formule socialiste et le cri de guerre de son rédacteur en chef; car on sait que comme M. Louis Blanc a l'organisation du travail, M. Leroux le circuitus et M. Proudhon l'anarchie, M. de Girardin a la liberté illimitée, belles inventions, qui permettent à ces messieurs de s'accorder sans s'entendre! Au fond, le même esprit de destruction les anime, et leurs coups, dirigés par le père du mensonge, tombent sur les mêmes vérités. Qui pour ceci, qui pour cela, tous visent premièrement à supprimer le catholicisme; M. de Girardin veut raser l'Église pour arriver à l'abolition de la Cour d'assises et de la police correctionnelle. Voilà l'idée de l'homme aux idées; mais il a une manière de s'en servir qui mérite l'attention. Suivant nous, M. de Girardin est malade; il est obsédé d'apparitions et de fantômes, il a des terreurs, du délire. L'étude des causes et des effets de cette maladie n'est pas sans intérêt. Malgré l'essai fâcheux que nous avons fait de médecins en 1848, il se pourrait qu'aujourd'hui un grand médecin fût un grand politique.

« A force de s'occuper de lui-même et d'en occuper le public, M. de Girardin a fini par se croire un prophète ou un hérésiarque, ce qui probablement à ses yeux est la même chose. Il s'imagine qu'il a le moyen de faire avancer l'esprit humain, contre d'autres hommes qui le veulent retenu immobile; il craint de n'être pas le plus fort; il se persuade que les tenants du vieux monde le réservent à quelque terrible supplice; il a peur de la roue et du bûcher.

« Cette appréciation trop complaisante de la puissance qu'il s'attribue et des rigueurs que l'on voudrait exercer contre lui, date de loin. Elle a pris de grands développements à l'époque où il fut mis au secret par M. le général Cavaignac. Lui absent, le monde est resté sur ses bases; lui revenu, rien n'a paru plus solide. Il n'en croit pas moins qu'il est l'homme du temps, l'espoir des uns, l'épouvante des autres, et que ces autres rêvent de le brûler, après lui avoir appliqué la question ordinaire et extraordinaire. Cette manie s'aggrave tous les jours. Il ne s'occupe plus qu'à effrayer le genre humain de sort que l'on prépare en lui à la pensée humaine. Dans ce dessein, il se livre à une revue rétrospective de l'ancienne législation à l'égard de l'hérésie religieuse, politique et morale. Il réimprime des arrêtés du seizième siècle, rendus contre les protestants et les sorciers. C'est là, dit-il, où les réactionnaires, les Jésuites, les rédacteurs de l'Univers surtout, veulent en venir; c'est là ce qu'ils demandent pour se débarrasser d'Emile de Girardin et de ses idées. Il fait copier des descriptions de supplices, et il y met ce titre piquant : Les temps que l'on regrette, — dédié aux rédacteurs de l'Univers. Ainsi, cet arsenal de billets de rous, de chevalots, c'est là ce que regrettent nécessairement les adversaires de M. de Girardin; c'est là ce que l'on veut lorsque l'on croit au catholicisme, lorsque l'on est partisan de la

monarchie et lorsque l'on combat la belle thèse de la liberté illimitée.

« Sur ce pied-là, M. de Girardin, sans être un puits de science, n'ignore pas ce que nous aurions à répondre. Nous pourrions remplir un journal tous les matins des gestes et des doctrines des libres penseurs ou partisans de la liberté illimitée, depuis la première aurore du christianisme jusqu'à l'heure qui sonne en ce moment. Mais qu'obtiendrions-nous de la Presse par ces observations? M. de Girardin ne se pique plus d'avoir une idée par jour; il n'en a plus qu'une maintenant, et pour tous les jours, une idée fixe. Il tient avec M. Chouippe, il prouve avec M. Pelloquet que le catholicisme est le mal sur la terre, et il y ajoute, en son particulier, le soin de démontrer que la réaction, les Jésuites et le parti clérical s'approprient à le brûler vif, lui et la moitié des humains.

« Si ce n'était pas là de la folie, ce serait quelque chose de beaucoup plus malheureux et de beaucoup moins innocent.

« Ou M. de Girardin est arrivé à se persuader que ses adversaires veulent établir la législation pénale du moyen âge, et dans ce cas il a perdu le sens; — ou il n'en croit rien, et alors toutes ces évocations sanglantes et toute cette obstination à crier que certaines personnes qui le combattent veulent des supplices, des flammes, des tortures, tout cela n'est qu'un calcul de sa politique, une machine qu'il dresse et fait mouvoir contre ses adversaires et contre la société.

« Or, ces souvenirs et ces tableaux présentés sans critique, sans philosophie, sans exactitude, accompagnés au contraire de commentaires venimeux; cette prétendue histoire, devenue la plus atroce des calomnies, enfoncée comme un clou dans la dure cervelle d'un peuple ignorant, et qu'aucune réfutation ne peut atteindre; ce n'est plus sans doute, au point de vue socialiste, un travail insensé; mais il y aurait là un conseil de haine si monstrueux, que nous aimons mieux croire et que nous croyons à la folie.

« Nous avons toujours étudié M. de Girardin avec une curiosité mêlée de compassion, et nous pensons le connaître. Pour se rendre bien compte de cette individualité inquiète et remuante, il faut la prendre au point de vue moral; c'est là son côté intéressant et même son beau côté.

« A notre avis, M. de Girardin n'a point de talent. Contraire penseur, il est nul; jamais une idée n'est entrée ni n'entrera dans la tête d'un homme qui a pu se vanter d'avoir une idée par jour. On n'a pas des idées parce qu'on a la fièvre; il ne faut pas prendre des illuminations de spéculateur pour des idées. Si l'on veut que M. de Girardin ait de l'esprit, nous ne contesterons point. « Dans les révolutions, dit M. de Bonald, il n'y a de gens d'esprit que ceux qui font fortune et ceux qui ne la veulent point faire. » M. de Girardin a fait fortune, il est en règle du côté de l'esprit. Cela prouve qu'un négocié des idées, comme à beaucoup d'autres, on peut s'enrichir sans toucher à la marchandise. Ecrivain, M. de Girardin est, s'il se peut, plus mince encore. Ses admirateurs (il en a sur la parole intéressée de quelques petits parasites) doivent admirer bien plus le piston d'une machine à vapeur. M. de Girardin n'écrit pas; il vocifère sous l'influence d'une passion qui l'étrangle, ou il dégorge en hâte quelque lecture indigeste faite le matin. Nous avons beau lire ces alinéas vantés des gens de boutique et redoutés des hommes d'Etat, nous n'y sentons que le pouls d'un malade.

« Ce qui recommande vraiment M. de Gi-

radin, c'est le spectacle de son énergie et de son malheur. Il est un des hommes les plus malheureux qui soient au monde. C'est l'enfant d'Agar, condamné à dresser sa tente contre la maison de ses frères et qui garde envers eux une perpétuelle hostilité, sans pouvoir les vaincre ni être vaincu. Que de préjugés, c'est-à-dire que de demi-vérités justifie cet homme qui entreprend follement d'abattre des vérités entières! Il a été, il est, il sera toujours un homme à part. Il a pris vingt routes, au moins hardies, pour arriver à n'être qu'un particulier comme un autre; tous ces chemins de traverse n'ont abouti qu'à l'éloigner du but.

« Cent fois il a cru arriver; il a fait des pas jugés impossibles; sa vie, vouée à la lutte, a été pleine de victoires: ses victoires sont restées stériles. De toutes les positions qu'il a voulu emporter, il a forcé la première enceinte avec un succès merveilleux; la seconde, par où tout le monde passe en se laissant porter, jamais il ne l'a franchie. C'est un homme qui fait un pont par un effort de géant, et qui demeure sur la rive, faite d'un centime pour acquitter le péage. Fondateur d'un journal tout-puissant, jamais chef de parti; député, jamais ministre; victorieux, jamais triomphateur; aspirant toujours au premier rôle, et toujours rejeté aux derniers rangs. Autrefois, il n'était, malgré tout, qu'une utilité dans le parti de l'ordre; dans le parti du désordre, il n'est aujourd'hui, malgré tout, qu'une inutilité. Il a perpétuellement rêvé d'être illustre ou seulement célèbre: il ne sera que fameux.

« Il faut ignorer complètement le cœur de l'homme, toujours plus ambitieux et plus haut en raison de la force qu'il se sent et de celle bien plus grande que son amour-propre lui attribue, pour ne pas deviner qu'il y a là d'inmenses douleurs.

« M. de Girardin a vu passer devant lui et arriver aux plus grandes tâches des hommes qu'il a protégés, ou battus et justement méprisés; des hommes qui ne le valaient en rien, qui n'avaient ni tant d'esprit, ni tant de fortune, ni tant d'audace; qui ne pensaient pas plus, qui n'écrivaient pas mieux, qui parlaient aussi mal et qui ne lui auraient pas disputé le prix Montyon. L'avantage de ces rivaux, leur unique avantage, c'était de n'avoir point l'ardeur aventureuse des Ismaélites, c'était dans la voie commune et d'y trotter sans vertu, mais sans témérité.

« Un si amer et si persévérant mécompte devait à la fin ulcérer un républicain fort mal disposé par la nature et par l'éducation à féliciter Sparte d'avoir tant de citoyens meilleurs que lui. Nous disons un républicain; M. de Girardin l'était sans le savoir, et, certes, de tous les conservateurs qui ont été les pionniers de la république, aucun n'a plus efficacement travaillé que l'inventeur des journaux à bon marché et des romans-feuilletons! Il était déplacé dans le parti de l'ordre, et il allait en sortir, quand la révolution l'y retint. Un an plus tard, il se serait trouvé républicain de la veille. Le 24 février il n'était pas prêt. Le dépit et l'horreur de voir monter au pinacle cette colosse d'écrivassiers, d'émeutiers et de malotiers que le mouvement populaire jetait sur la scène, le précipita lui-même dans la réaction. Ce fut sa belle époque, non seulement honorable, mais glorieuse, et qu'il ne retrouvera pas. Personne, durant quelque temps, n'eut plus autant de bonheur ni même autant de courage, car personne n'était plus en vue ni désigné à plus de fureurs. Il brava, dans leur triomphe, les républicains qu'il avait bafoyés dans leurs espérances; il fit tête à l'émeute, il alla jus-

que dans ses rangs, jusque sur la tombe de Carrel contraindre M. Marrast à lui donner la main. Un si grand et si utile courage éveilla pour lui, dans beaucoup de cœurs honorables, une émotion de sympathie sur laquelle il se méprit sans doute et dont il eut le malheur de ne pas se sentir assez honoré. On crut, nous pouvons en parler, que cette homme, après tant d'aventures indécises, voulait relever son nom, ou par de grands services, ou par une belle mort. Son langage le montrait lui-même à l'anisson de ce sentiment. Il lui arriva d'écrire avec une sorte de majesté. Certains articles de quelques lignes, jetés à l'émeute grondante, sont des modèles de cette éloquence véritable, née des cœurs forts, maîtresse des grands périls, qui raffermir les courages hommes et inquiète l'audace des méchants. M. de Girardin s'est efforcé d'avilir les éloges qu'il reçut et mérita dans ces jours héroïques. Il a cité, en diffamant la pensée qui la fit écrire, une lettre de félicitations que lui adressa M. de Montalembert. Il a tort. S'il devient jamais un personnage historique, cette lettre sera l'un de ses meilleurs titres à l'indulgence de la postérité. Elle prouvera qu'un jour au moins il a eu cette fortune de connaître le devoir d'un bon citoyen et de l'accomplir. M. de Montalembert n'est pas le seul qui lui ait fait l'honneur d'oublier le passé en faveur du présent et par espérance de l'avenir. Nous, à qui il n'appartenait pas de féliciter M. de Girardin, nous avons obscurément et consciencieusement voté pour lui. C'était, il peut nous en croire, sans le moindre désir de le flatter et sans la moindre intention d'obtenir un retour.

« Etions-nous trop indulgents pour la notoriété antérieure du fondateur de la Presse? Tout ce que nous savons, c'est que la majorité parmi les électeurs ne pensa point comme nous, et que M. de Girardin ne fût pas élu. Même après ses signalés services, l'opinion du parti conservateur resta sévère pour lui. Une âme véritablement forte se serait résignée noblement à cette rigueur, qui n'est point condamnable, ou se serait noblement obstinée à la vaincre par des services nouveaux. Mais il est plus facile d'être furieux que d'être juste, et les plus ambitieuses entreprises de l'amour-propre ne vont pas jusqu'à pardonner. M. de Girardin fit une spéculation sur l'avènement du prince Bonaparte, força la première barrière, qui était de faire réussir cette candidature; échoua, suivant l'usage, devant la seconde, qui était de recevoir un portefeuille de la main où il avait contribué à placer presque le sceptre, et se convertit au socialisme. C'est sa voie, mais ce n'était pas sa destinée d'y entrer magnifiquement. On sait par quelles avances les socialistes lui firent acheter un baptême, quelles formes d'apostasie il fallut multiplier, comment le fier initiateur garda le mulet dans l'antichambre des clubs, combien de nazards il reçut en attendant sa patente de représentant. Il semble que ces dures épreuves ont abattu son humeur jusqu'aux indomptables; il est soumis et discipliné pour la première fois de sa vie, et il n'y a pas d'humbles officiers par où la Presse, qui semblait jadis craindre le lieu commun, ne secoude aujourd'hui la guerre faite à la société et à l'Église. Cela va jusqu'à répéter la République, la Feuille du Peuple et l'Événement.

« On y combat à la manière des sauvages. Il n'y a plus de réserve, plus de délicatesse ni de fierté sur le choix des moyens, plus de droit des gens. Nous avons vu un temps où M. de Girardin se serait fait scrupule de dire certaines balourdises décriées, d'agiter

certaines vieux oripeaux voltairiens, d'injurier certaines personnes sans défense. Aujourd'hui tout est bon, on se sert de tout, on ose tout pour attaquer tout. C'est une rage de banni, sans cesse enfiévrée par toutes sortes de fanatismes méchants et absurdes. La Presse est le journal qui prouve le mieux l'impossibilité radicale d'arriver à la connaissance de la vérité sur les faits contemporains, et par conséquent à un accord quelconque par le moyen de la discussion. Tout y est nié, même l'évidence, même quand l'intérêt de la thèse ne l'exige pas absolument; aucun adversaire n'y obtient justice, aucune vérité n'y reçoit satisfaction. C'est à la Presse que viennent tous ceux dont le cœur ou la raison faiblissent devant les périls ou les devoirs inhérents à la profession de foi catholique. On y mange du Jésuite partout, dans le premier-Paris, dans le second-Paris, dans le feuilleton, dans l'article Variétés, aux nouvelles de l'étranger, aux faits divers, et la consommation est plus grande en un mois qu'elle ne l'était au vieux Constitutionnel en une année. Brochant sur le tout, M. de Girardin, hérisse de plus de citations que n'en traîna jamais M. de Genoude, enveloppe et amalgame ces excès dans sa ridicule théorie de la liberté illimitée. Il ne s'aperçoit pas qu'il siffle d'un journal comme le sien, même avec la liberté limitée dont il use, pour renverser toutes les notions de justice et d'ordre social.

« Rien ne prouve mieux sans doute la violence et la profondeur de ses rancunes et la légèreté de ses études. Nous aimons à croire que cela prouve encore et par dessus tout le dérangement de son esprit. Nous ne pouvons admettre qu'un homme, quel qu'il soit, et à plus forte raison un homme qui a eu son jour de lumière et de grandeur, puisse faire à la société une guerre si implacable pour venger sa propre querelle, ou même, sans ressentiment particulier, puisse affronter sciemment la responsabilité que l'effet naturel de tant de mensonges ferait peser sur lui. Il est malade, voilà le mot de l'énigme. Qui expliquera cet homme, demande-t-on quelquefois? L'explication est simple: C'est un orgueil désespéré.

LOUIS VEILLOT.

### Bulletin Bibliographique.

*Symbolique ou Exposition apologétique du Symbolisme des Apôtres, par l'abbé Constant Clerc. — Paris, V.-A. Wailly, libraire-éditeur, rue Cassette, 6. Prix: 5 fr.*

Nous serons laconique (dit M. Bailly dans l'Univers) sur le Symbolique de M. Constant Clerc; car c'est une œuvre si grave, si importante, si heureusement accomplie, qu'elle mérite un long examen, un travail plus étendu que ne comporte un Bulletin, et nous pensons bien que l'Univers y reviendra d'une manière spéciale pour la faire apprécier de ses lecteurs comme elle mérite de l'être; ici nous ne voulons et nous ne pouvons que payer à l'auteur et à l'ouvrage le tribut sincère de notre reconnaissance. Voilà un livre comme il en faut pour prouver aux hommes superficiels que le clergé compte des savants et des écrivains distingués; voilà un livre qui fera les délices des catholiques instruits, qui apprendra à ceux qui l'ignorent tout ce qu'il y a de grandeur, de vraie et divine philosophie, de vérités utiles et pratiques dans le Symbolisme des Apôtres que nous récitons tous les jours, et que nous récitons souvent avec si peu d'attention, sans penser à tout ce que cette profession de foi du

Voilà à la page

### LE MONTAGNARD

### DEUX REPUBLIQUES.

OU LES

1793—1848.

(Seconde partie—1848.)

La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie. C. D. V.

### CHAPITRE PREMIER.

(Suite.)

Le meuble le plus élégant du cabinet est une vieille pendule, autrefois dorée, qui représente le serment des Horaces, pendule de réfugié et de conspirateurs.

N'oublions pas de mentionner ici que cet appartement a double face; car, par un placard soigneusement dissimulé, il communique avec une autre pièce également arrangée en cabinet de travail et qui a une sortie particulière sur la rue vieille du Temple.

Marini enveloppé dans une houppelande couleur puce, est assis dans un vieux fauteuil de cuir et réunit, par un travail minutieux, une foule de petits papiers. Sur son bureau

est un portefeuille ouvert; ce portefeuille contient un assez grand nombre de billets à diverses échéances et des titres de différentes natures.

Car notre homme est quelque peu usurier et prêteur d'argent; il y a tant de dévouements que l'argent achète, tant de désespoirs qu'il enchaîne et rive à soi; mais Marini est bien encore autre chose; un Italien qui n'aurait qu'un métier serait un Italien manqué. Par goût, par métier, par intérêt, par nature, celui-là aimait les variétés de costumes et de figures, il faisait donc dans la vie réelle de la comédie à travestissements.

Dans le moment présent il est lui-même, chose assez rare; aussi nous exprimons-nous de consigner ici son type véritable.

Il est petit, maigre, nerveux, développé du front, les cheveux coupés ras; sur sa peau tendue ses veines se gonflent, regorgent d'un sang vigoureux; il a la lèvre étroite, le front plissé, le sourire court, le regard furtif; sa physionomie a une énergie intelligente mais une préoccupation soupçonneuse.

Voilà ce qui frapperait au premier abord l'observateur ou le peintre qui voudrait faire un portrait consciencieux; mais si les événements et les années ont laissé, en s'écoulant, sur les traits de l'Italien, le cachet caractéristique de la nature première, ils ont gravé profondément leurs traces dans sa pensée et lui ont forgé une seconde nature entièrement opposée; car celle-là est le résultat de l'étude et de l'observation. Ses passions le conduisaient; aujourd'hui il exploite tacitement

celles des autres, car il a compris l'empire qu'elles ont sur chacun de nous. Sa pensée, son travail, son intelligence appartiennent à tous et à personne.

Donc, sa véritable profession est celle de conspirateur, ou plutôt d'agent de conspirations. Cela découle tout naturellement de son origine; mais entendons-nous bien: il s'agit de Marini, c'est un adroit coquin; il a abandonné le métier pour son propre compte, mais il le continue comme spéculateur au profit des autres. Fin, adroit, énergique par occasion, insinuant par intuition, au lieu de poursuivre le songe creux de l'indépendance par la liberté, il cherche à résoudre petit à petit le problème bien plus facile de l'indépendance par l'argent.

Pour en arriver là où il est, voici l'échelle descendante qu'il a suivie:

Jeune, enthousiaste, il a commencé par admirer et aimer avec aveuglement les Mazzini et consorts. Plus tard il les a craint, aujourd'hui il les méprise. Il était donc dans toutes les conditions voulues pour conspirer convenablement.

On le voit, pour ces messieurs qui s'intéressent les redresseurs des torts de la société, le messie de la vraie liberté, Marini, devait être un homme précieux, car il était au-dessus de cette faiblesse que l'on appelle l'entraînement, et pouvait mettre au service de ceux qui l'employaient ces petits talents de société.

Aujourd'hui, c'est un vieux usurier, des voûtes, voix aigre et grinçante, regard caché sous

les verres bleus de ses lunettes, type de juif au premier chef. Demain, c'est le plus honnête et le plus inoffensif des propriétaires, au regard benin, au visage placide, allant prendre sa demi-tasse et lire son Journal des Débats. Un autre jour, vêtu comme un journaliste, il parcourt les faubourgs et boit le vin bleu des barrières. Enfin, selon le besoin des circonstances, il accepte tous les rôles et prend toutes les physionomies.

Mazzini était un homme précieux. Tout-à-coup la sonnette de la porte fit entendre un bruit aigre.

Mazzini se leva brusquement. Qui peut venir à cette heure matinale? dit-il, en enfonçant jusque sur ses yeux un vieux bonnet de soie noire et en mettant ses lunettes à verres bleus sur son nez.

Puis il alla à la porte, entrebâilla un petit guichet, et regarda en dehors quelle était la personne qui avait sonné. Mesure de prudence à laquelle il ne manquait jamais.

Tiens! fit-il en refermant tout doucement le guichet et ôtant brusquement son bonnet et ses lunettes; il redressa sa taille et ouvrit.

L'homme qui rentra tendit la main à Marini, puis, après s'être assuré par un coup d'œil investigateur, qu'ils étaient seuls et que toutes les portes étaient fermées, il tira de la manche de son habit un petit papier et lut à voix demi-basse:

« Aujourd'hui le frère de Lyon doit arriver; il remettra, pour constater son identité, l'autre moitié déchirée de cette feuille de papier. »

Celui qui lisait donna en même temps à Marini une enveloppe cachetée et continua:

« Le rendez-vous est à la chaumière, à six heures; prévenez qui de droit. Apportez dans la journée tout ce qui est relatif à l'alphabet révolutionnaire. Ne pas oublier que l'on peut avoir besoin, au premier jour, d'un homme énergique et résolu et qu'il faut l'avoir sous la main. Veillez comme toujours. »

Ce qui venait d'être lu était écrit d'une façon indéchiffrable.

—As-tu compris? dit l'envoyé.

—Parfaitement.

—Je n'ai pas besoin de relire une seconde fois?

—Nullement.

—La réponse?

—Tout sera fait.

L'émisserie secret approcha de la cheminée le papier qu'il venait de lire, y mit le feu, regarda attentivement la flamme, jusqu'à ce qu'elle fût dévorée, tendit une seconde fois la main à Marini sans que sa physionomie froide et impassible participât à cette marque de cordialité, ouvrit la porte et sortit.

Marini prit l'enveloppe dans laquelle était le morceau de papier déchiré, et la scella dans un tiroir qu'il referma avec soin; puis il alla s'asseoir dans son fauteuil.

Voyons, dit-il, en s'appuyant le front sur sa main; prévenez du rendez-vous..... je n'ai que deux personnes à avertir pour ce qui me concerne.

Il fit deux croix et un chiffre sur une feuille de son carnet.